

Et, au moment de la récolte, chaque pied des premières donne une corbeille pleine de tubercules d'une belle grosseur, pesant ensemble quatorze livres, tandis que chacune des plantes auxquelles avaient été laissées les fleurs ne fournit qu'un très-petit nombre de tubercules de grosseur moyenne, dont l'ensemble du poids ne dépasse pas quatre livres.

M. le ministre de l'Agriculture a fait récemment constater par un de ses inspecteurs spéciaux l'efficacité de ce procédé.

Si notre abonné avait été l'un de nos lecteurs l'an dernier, il aurait trouvé dans plusieurs de nos numéros l'exposé de ce procédé, et une analyse des expériences faites par des agriculteurs très-compétents, qui n'ont point obtenu des résultats aussi encourageants. Néanmoins nous trouvons bon qu'on en essaye de nouveau, mais en petit, à titre d'essai, et non point comme d'un procédé qui a fait ses preuves. Les organes de l'enseignement primaire, qu'ils nous permettent de le leur dire, devraient se renseigner avec soin dans les journaux vraiment agricoles sur les idées qu'ils répandent un peu trop à la légère parmi les instituteurs. Autrement ils s'exposent à induire leurs néophytes en erreur, et cela serait fâcheux pour les instituteurs et pour le public.

Petite chronique agricole

Le temps continue d'être éminemment favorable à la végétation. On est partout enchanté de l'aspect des champs, et nous avons pu constater nous-même par une courte excursion qu'il n'y a point exagération dans les rapports qu'on nous a faits. Conjurons la divine Providence de nous continuer ses faveurs, et n'oublions pas de nous montrer reconnaissants de ses dons. Sa libéralité continuera sans doute de répandre sur nous ses bénédictions tant qu'elle rencontrera des cœurs sensibles et généreux.

Il est tombé ces jours derniers une pluie abondante qui a eu le bon effet de rafraîchir l'atmosphère. Présentement nous jouissons d'une température tout à fait agréable.

L'Union des Cantons de l'Est signale l'apparition des vers qui commencent, paraît-il, à ravager en certains endroits l'avoine et le blé, il suggère l'emploi de la cendre comme le remède le plus efficace contre ce fléau. Puisse-t-on être à l'abri des ravages de ces tristes visiteurs, au risque, s'il le faut, d'ignorer éternellement leurs us et coutumes!

Errata

Comme il s'est glissé quelques erreurs typographiques dans les articles signés M., empruntés au *Courrier du Canada*, nous croyons utile de publier les corrections suivantes :

Page 53e, 1re colonne, 4e paragraphe, 5e ligne, au lieu de : pratique envahissante, lisez ; politique envahissante. 13e ligne, au lieu de : dénudées, lisez ; dénudées.

Page 60e, 1re ligne, au lieu de : jonissent, lisez ; périssent.

Paragraphe 5e, 8e ligne, au lieu de : cortex, lisez ; cortex ; au lieu de : parachyme, lisez ; parenchyme.

RECETTE AGRICOLE

Les piqures vonimeuses

Personne n'ignore quels tourments les piqures de certaines mouches font endurer aux bestiaux et animaux de trait, surtout pendant les grandes chaleurs de l'été ; les accidents qui en sont la suite sont souvent mortels.

Moyen préservatif. — Prendre chez un pharmacien pour quelques sous d'assa-fœtida ; la faire dissoudre dans un verre de bon vinaigre et deux verres d'eau ; prendre une éponge, la tremper dans le mélange, puis lotionner les parties de l'animal les plus sensibles et les plus exposées aux piqures de ces mouches.

On peut être assuré que, tant qu'il restera trace de cette substance sur la peau, les mouches s'en éloigneront ; répéter ces lotions toutes les fois que l'on garnit les animaux pour aller au travail.

FEUILLETON

LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

XXXIV

Pourquoi notre héroïne ne voulait pas se faire connaître à Henri de Brabant.

(Suite.)

— Je n'appréhende rien de pareil, répliqua Henri, et même en fut-il ainsi que cela ne changerait rien à ma manière d'agir. Non, mon ami, s'écria le chevalier en se relevant, je ne suis point si égoïste, et je ne parlais uniquement que dans votre intérêt. Gardez donc votre armure, si vous voulez ; et si, au lieu de me quitter à moitié chemin, vous consentez à nous accompagner à Vienne, je vous répète que Son Altesse le duc d'Autriche ne sera pas envers vous avare de bienfaits.

— Merci encore une fois, seigneur chevalier, répliqua notre héroïne ; mais, ainsi que je vous l'ai dit, je serai forcée de vous dire adieu lorsque nous serons au château de Rotenberg, et là, je vous apprendrai qui je suis, et pourquoi je me suis obstinée à garder ma visière baissée.

— Qu'il soit fait comme vous voudrez, exclama Henri ; à présent, bâtons-nous de retourner à Prague, car le temps passe :

— Je n'accompagnerai point Votre Excellence dans la ville, dit Blanche, car ce serait de ma part une véritable folie. Mais, au lever du soleil, seigneur chevalier, je vous rejoindrai à la porte sud de Prague. Toutefois, il y a une circonstance dont je voudrais vous entretenir. J'ai laissé dans la ville un cheval que, pour diverses raisons, je n'oserais aller réclamer.

— Soyez tranquille, dit le chevalier en l'interrompant, je me charge de vous en amener un ; et maintenant adieu, et à bientôt, ajouta-t-il en lui serrant la main avec cordialité.

Blanche resta dans le bois, et Henri, suivi du page Ermach, rentra dans la grande route et se dirigea rapidement vers Prague.

XXXV

Le départ, une reconnaissance, une conversation.

Les premiers rayons du soleil dorèrent la campagne et les remparts, lorsqu'une petite troupe à cheval sortit de la ville de Prague.

C'étaient d'abord Henri de Brabant, dont on reconnaissait le rang à ses éperons d'or, puis Ermach, monté sur le cheval de Lionel, et conduisant par la bride celui de Conrad, qui était destiné à Blanche.

A une petite distance derrière Ermach venaient deux domestiques, sur des chevaux superbes, portant l'un l'armure du chevalier soigneusement serrée, et l'autre, la valise contenant les objets nécessaires à sa toilette.

Dès qu'ils eurent dépassé la porte, ils s'arrêtèrent, presqu'aussitôt ils virent paraître une dame et ses deux suivantes, toutes montées sur des palefrois magnifiquement caparaçonnés.

Henri de Brabant piqua son cheval, et s'avança vers Etna, qu'il avait reconnue du premier coup d'œil, et la salua avec courtoisie. Mais il y avait dans son air et ses manières une contrainte qu'il s'efforçait en vain de dissimuler. Ne voulant pas, toutefois, laisser voir qu'elle avait remarqué l'ombre qui obscurcissait son front, et comptant, d'ailleurs, pour la dissiper, sur son esprit et sa fascination, elle rejeta son voile en arrière, et le chevalier fut littéralement ébloui par sa beauté, par la richesse et la symétrie de son costume. Elle s'en aperçut, et dans l'exaltation de son triomphe, elle se dit intérieurement : *je réussirai ! je réussirai !*

L'on se plaça, alors, en ordre de marche : Henri et Etna, le chevalier à gauche, selon l'usage ; puis Linda et Béatrice, entre lesquelles se mit Ermach.

Pendant qu'avait lieu cet arrangement, Etna n'avait pas remarqué le page : il serait donc difficile de dire dès maintenant si elle le connaissait ou non. Il est encore une autre circonstance que nous devons mentionner : c'est la surprise qu'éprouvèrent Linda et Béatrice en voyant que Lionel et Conrad n'étaient point avec leur maître, et le regard plein d'anxiété qu'elles échangèrent entre elles. Mais, quels que fussent leurs sentiments, elles n'en firent rien laisser paraître.